

## Théodore Roosevelt, ou une vie heureuse

*Hervé Dumez*

Lorsqu'on se mit à lui apprendre à lire, on s'aperçut que le petit Théodore n'y voyait pas et ses parents lui offrirent une paire de lunettes rondes. Toute sa vie, il se souvint de ce jour où le monde, dans toute sa beauté, était apparu au garçonnet qu'il était. Jeune homme, il se laissa pousser l'épaisse moustache qui était de mise à l'époque. En vieillissant, sa forme élancée céda la place à un certain embonpoint. Son visage prit alors son apparence définitive : deux lunettes rondes sur une tête elle-même arrondie, barrée d'une grosse moustache aux coins retombants mais cachant mal un grand sourire ouvert. Et derrière les deux verres, deux yeux étincelants de certitude de soi, d'intelligence, d'humour, de douceur mais aussi de fermeté, et même d'envie de bousculer les choses.



Il n'en avait pas toujours été ainsi. Le petit garçon était frêle, timide, secoué souvent d'impressionnantes crises d'asthme qui suscitaient l'angoisse de ses proches. Voulant l'aguerrir, son père lui fit aménager une salle de gymnastique à l'étage, puis le mit à la boxe lorsqu'il eut quatorze ans. L'apprentissage fut laborieux, mais il finit par savoir recevoir et donner des coups, se maîtriser, exprimer sa volonté. Il se mit à mériter sa chance : celle d'être né dans une ville crépitante, New York, et dans une famille heureuse et riche, quoique les Roosevelt, héritiers de cette aristocratie hollandaise qui avait fondé la ville, attachés à l'Union, aient été de farouches soutiens du président Lincoln, alors que la famille de sa mère, originaire du Sud, avait choisi la Sécession, ses oncles ayant servi dans la marine de la Confédération et tiré force obus sur les positions nordistes. La passion de l'enfant le portait vers les sciences naturelles et les animaux, depuis qu'en rentrant de l'école il était tombé sur une charrette transportant un petit phoque sorti des eaux du port : les bonnes, effrayées par tout ce qui grouillait, grattait, grognait, rampait, courait dans sa chambre, donnaient leur démission les unes après les autres. Son père le prit alors à part pour lui dire que sa fortune lui permettrait d'être un savant, et qu'il l'encourageait dans cette voie à la condition qu'il y mît le meilleur de lui-même. Bien qu'il fût devenu un des plus fins connaisseurs des oiseaux d'Amérique, il étudia finalement à Harvard et fit son droit. Malgré la mort prématurée de son père, il n'avait guère besoin de travailler et s'engagea en politique. À vingt-trois ans, il fut élu à l'assemblée de l'État de New York, avec un score qui reste un record absolu. Avec quelques amis, il engagea une lutte déterminée contre la corruption qui régnait dans la politique locale. Mais le jour de la Saint-Valentin 1884, il assista dans leurs derniers instants sa mère à trois heures du matin, puis, à deux heures de l'après-midi, sa jeune épouse. Il confia à sa sœur le bébé né deux jours auparavant et partit seul.

Quelques mois plus tôt, il avait voulu tuer son premier bison et avait pris le train pour le Dakota. Frappé par la désolation de ces paysages sauvages, il s'était acheté un ranch quinze jours à peine après son arrivée. Il se fait alors cowboy. Au contact des hommes avec qui il passe ses jours à accompagner le bétail, il n'oublie pas – jamais il ne put par la suite parler à sa fille de sa mère – mais se reprend à vivre. Il connaît à nouveau le rire, le fou rire même lorsqu'ils vont ensemble au lait. L'opération consiste en effet à poursuivre une vache, parfois sur des kilomètres, à l'attraper au lasso, puis à l'attacher les pattes en l'air pour la traire. Il est aussi recruté comme sheriff adjoint et traque des jours durant des voleurs de chevaux jusqu'aux confins de l'État. Le soir, sur son *rocking chair* – toute sa vie, il aura entretenu une passion pour ce genre de siège – il regarde tomber l'obscurité sur la rivière puis se met à écrire le récit des journées au ranch et de ses chasses. Son seul problème vient de ses lunettes : à l'époque, les hommes de l'Ouest considèrent cet ustensile comme l'apanage des intellectuels citadins casaniers. Il lui faut à chaque nouvelle rencontre quelques jours pour être pris au sérieux. Toute velléité de snobisme le quitte alors définitivement, écrira-t-il plus tard. Sa carrière politique n'est pas pour autant oubliée. Ni toute attache. Pour élever sa fille, il se fait construire une maison sur Long Island, à Sagamore Hill. Il se présente comme maire de New York, mais sans succès et se remarie avec une amie d'enfance, débutant une carrière d'homme politique à Washington et de père de famille. En 1895, de retour à New York, il en dirige la police et devient vite célèbre : la nuit, accompagné de quelques adjoints, il patrouille lui-même dans les différents quartiers pour vérifier que les policiers sont à leurs postes et vigilants. Mais le président McKinley le rappelle à Washington pour le nommer sous-secrétaire d'État à la marine. Sa conviction est que les États-Unis ne doivent pas simplement protéger leurs côtes mais disposer d'une flotte leur permettant d'intervenir sur toutes les mers du globe. Il se heurte cependant à une opposition farouche pour laquelle l'US Navy ne doit être que défensive. Décontenançant ses adversaires, il invente alors avec humour le concept de « croiseur garde-côte », une contradiction dans les termes qui lui permet d'obtenir la construction des navires de guerre qu'il souhaite. Il s'y consacre quand, les Cubains s'étant soulevés contre la mère patrie ibérique, la guerre éclate entre les États-Unis et l'Espagne. Laisant là son poste, il lève un régiment de volontaires composé des cowboys qu'il a connus dans l'Ouest et qui lui sont restés fidèles, d'Indiens et de jeunes gens de l'aristocratie new yorkaise membres de clubs de sport. Ils ont en commun d'être d'excellents cavaliers et tireurs, et seront vite surnommés les « *rough riders* » – la cavalerie sauvage. Un tiers d'entre eux tomberont soit blessés, soit tués au cours des quelques mois de campagne. La popularité de leur colonel est telle à leur retour que son parti se voit quasi-contraint de le présenter comme candidat au poste de gouverneur de l'État de New York où il est triomphalement élu. À nouveau, il affronte la corruption qui gangrène la vie politique américaine. L'homme lige des grandes entreprises est alors le sénateur de l'État, Tom Platt. Ils s'affrontent sur à peu près tous les dossiers. Pour régler les différends – et ils s'accumulent – le gouverneur prend l'habitude de se rendre le dimanche matin à l'hôtel où réside le sénateur et d'y prendre son petit déjeuner avec lui, à la vue de tous. Par son intransigeance tranquille et son incorruptibilité, il insupporte tant le milieu d'affaires new yorkais habitué à ce que les hommes politiques qu'il finance lui obéissent en tout, que Platt a une idée : le pousser hors de New York par le haut. La convention républicaine approche et le président McKinley va solliciter un nouveau mandat ; le parti a besoin d'un candidat à la vice-présidence qui puisse mener campagne et faire gagner le ticket (à cette époque, il n'est pas séant pour un président en exercice de conduire lui-même la campagne pour

sa réélection). Le jeune gouverneur sait bien qu'on veut se débarrasser de lui, « le mettre sur une étagère » selon son expression, et refuse cette perspective. Mais il est délégué de l'État de New York et ses amis le mettent en garde : s'il se rend à Philadelphie, lieu où se tiendra la convention, il en ressortira candidat à la vice-présidence. Heureusement pour lui, l'assemblée est dominée par le sénateur Hanna qui ne veut à aucun prix de cette solution dont il estime qu'elle fait courir trop de risques au parti. Les délégués sont pourtant inquiets : la réélection de McKinley est loin d'être acquise et seule la popularité de Roosevelt semble en mesure de changer le cours des choses. Hanna doit finalement se ranger à l'avis général, en constatant avec amertume : tout le monde semble devenu dingue ; il n'y aura plus qu'une vie entre la présidence et ce fou... Le candidat forcé a quant à lui, sur la table de sa chambre, le brouillon d'une déclaration de refus. Il hésite, puis le réécrit : je suis touché de l'honneur qui m'est fait, mais je crois que le parti serait mieux inspiré de me désigner à nouveau au poste de gouverneur de l'État de New York ; là seulement, je pourrai agir, et soutenir au mieux le ticket désigné par le parti. Ce demi refus est interprété en bas, dans la grande salle de la convention, comme une acceptation. Resté seul dans sa chambre, en haut, lui s'est assis devant la fenêtre ouverte. La vice-présidence, à l'époque, est une fin de carrière. Aucun espoir, ou très peu, d'être jamais candidat à la présidence... Rien à faire durant quatre ans... Lui qui vient à peine de passer quarante ans et déborde d'énergie... Devoir de plus affronter les sourires de triomphe de ceux qui se seront débarrassés de lui... L'inaction, l'ennui sans doute pour la première fois de son existence... Le lendemain pourtant, il fait son entrée dans l'arène coiffé de son chapeau de « *rough rider* », dernière provocation et adieu aux armes, sous les acclamations des délégués, puis est nommé à l'unanimité moins une voix, la sienne. Il sauve ainsi de la ruine un industriel qui avait déjà lancé la fabrication de milliers de badges à l'effigie de McKinley et Roosevelt et qui commençait à voir se profiler le dépôt de bilan. Quoique continuant à être gouverneur, il conduit la campagne, oriflammes claquant au vent, cuivres tonitruants et tambours battant, d'une côte à l'autre du continent, enchaînant réunions et discours. Au soir de la victoire, il interrompt les journalistes qui le félicitent, triste et fatigué : de grâce, arrêtez les bravos – ce soir sonne la fin de ma carrière politique – et emmène sur ce femme et enfants dans les Adirondacks, montagnes farouches du nord de l'État de New York. C'est là qu'il apprend qu'en inaugurant l'exposition panaméricaine de Buffalo le président a été abattu par un anarchiste. La situation est délicate, mais il se rend aussitôt au chevet de l'homme qu'il a fait élire et qu'il va peut-être devoir remplacer. Lorsqu'il y parvient, la vie de McKinley ne paraît plus en danger et il décide donc de retrouver montagnes et famille. Alors qu'il se trouve sur le mont Tahawus dans l'après-midi du 14 septembre 1901, il voit monter vers lui un homme, tenant à la main une dépêche dont il devine aussitôt le contenu. Le soir, il est à Buffalo et prête serment. Dans le compartiment du train qui l'emène aux funérailles, le sénateur Hanna enrage : J'avais dit à McKinley que c'était une erreur de nommer ce sauvage comme vice-président. Je lui avais demandé s'il réalisait ce qui se



passerait s'il mourait. Et maintenant, ce damné cowboy est Président des États-Unis...

Il a quarante-deux ans et il est, de toute l'histoire du pays, le plus jeune à avoir accédé à cette fonction.

Il lance alors le combat contre le pouvoir des grandes entreprises en actionnant vigoureusement les lois antitrust tout en faisant voter des lois sociales, impose la suprématie des États-Unis sur le continent sud-américain dans un style pas très éloigné du colonialisme européen, reprend et achève le projet du canal de Panama, est le premier chef d'État à porter un conflit bilatéral – celui qui oppose le Mexique et les États-Unis – devant la cour internationale de La Haye, rendant ainsi crédible cette institution qui n'avait jamais eu aucun dossier à traiter. Comme la guerre entre le Japon et la Russie se prolonge, il prend l'initiative de réunir les représentants des deux États chez lui, à Sagamore Hill, et leur fait signer un protocole de paix. Son principe politique, emprunté selon lui à un vieux proverbe africain, consiste à toujours parler doucement tout en tenant, derrière son dos mais à la main, un gros bâton. Il entreprend aussi la première politique systématique de protection des

espaces naturels, forêts et rivières, créant des réserves pour les oiseaux et les animaux sauvages du continent américain. Cela ne l'empêche pourtant pas de continuer à chasser. Durant une expédition sur les bords du Mississippi, il reste trois jours sans tuer un ours. Ses gardes, soucieux que les journalistes ne voient revenir le président bredouille, tombent finalement sur une vieille femelle mal en point et l'attachent à un arbre pour que le président puisse la tuer et rapporter sa dépouille en triomphe. Considérant le pauvre trophée, il en éclate de rire et laisse la vie sauve au plantigrade. Un dessinateur politique



*Un dessinateur politique, Clifford Berriman, dessine Theodore Roosevelt refusant d'abattre un ourson qu'on lui présentait lors d'une chasse dans le Mississippi. Le dessin paraît en 1902 dans le Washington Post et il est à l'origine du Teddy Bear.*

publie un croquis humoristique sur l'incident et un marchand de jouets de Brooklyn a l'idée de mettre dans sa vitrine deux ours en peluche en demandant au président l'autorisation de les appeler *Teddy's bears*. Le succès est immédiat. Durant toute sa présidence, la Maison blanche est d'ailleurs peuplée d'enfants et d'animaux. Alice, qui n'aime ni sa tante Emily ni les épinards, vit avec un serpent dans sa chambre, qu'elle a nommé Emily Spinach et qu'elle exhibe parfois devant les invités paniqués. Josiah, le putois, doit être retiré de la circulation : il avait trop tendance à mordre les visiteurs. Mais lorsque son frère Archibald tombe gravement malade, Quentin, le dernier des six, pousse tant bien que mal dans l'ascenseur Algonquin, le poney préféré de son aîné, pour le mener dans la chambre de celui-ci, estimant que cette visite pourrait lui rendre la santé, ou à tout le moins le moral. De tous les enfants, Quentin est le plus espiègle, qui court dans les jardins avec une bande d'amis bientôt surnommée le gang de la Maison blanche. Un jour qu'un reporter tente de lui soutirer des renseignements sur les activités de son père, il répond avec un sérieux déconcertant : je le vois de temps en temps, mais j'ignore tout de sa vie.

Le plus grand bonheur de Roosevelt est de recevoir à Washington ses « *rough riders* » et les cowboys de sa jeunesse, mais il est un soir mortifié dans son orgueil (de chasseur surtout), tout en ne pouvant s'empêcher d'en rire, lorsqu'il il réalise qu'il

n'est aux yeux des hommes de l'Ouest, bien que devenu entre-temps le premier citoyen du pays, que « le touriste de Johnny Goff », du nom du guide qui l'avait emmené dans les montagnes à la chasse au cougar, une sommité locale. Probablement encore ces damnées lunettes...

Il sera le premier président des États-Unis à monter dans un avion, à plonger à bord d'un sous-marin, à conduire une automobile, à avoir le téléphone, à inviter à dîner un noir à la Maison blanche, à faire un voyage officiel hors des frontières du pays, et à gagner le prix Nobel de la paix (pour son initiative pour la cessation des hostilités entre Japon et Russie).

Après sept ans et demi passés à la tête des États-Unis, sa popularité restant inentamée, ses amis lui demandent de se représenter. Depuis Washington, la tradition est de ne faire que deux mandats, mais sa situation est particulière : il n'a été élu qu'une fois, le premier mandat étant celui qu'il a pris en charge en tant que vice-président succédant au président assassiné. Cette fois, il ne cède pas et se retire, usant de sa popularité pour faire élire son ami Howard Taft. Pour le désencombrer de son aura, dès l'entrée en fonction de son successeur, il part pour plus d'un an en Afrique faire un safari destiné à garnir les musées américains de spécimens empaillés. L'expédition compte deux cent cinquante porteurs et guides. À eux deux, Théodore et son fils Kermit abattent cinq cent douze animaux, dont dix sept lions, onze éléphants et vingt rhinocéros. La savane africaine tout entière pousse un soupir de soulagement lorsqu'il gagne l'Europe pour assister aux funérailles du roi d'Angleterre, faire un discours à la Sorbonne sur l'homme qui descend dans l'arène et se bat pour une cause, et recevoir son prix Nobel en Norvège. Il ne rentre aux États-Unis qu'en juin 1910.

Les informations qu'il en a reçues l'ont irrité : Taft, cédant à l'aile la plus conservatrice du parti a peu à peu écarté tous ceux qu'il avait nommés, et abandonné sa politique. Sa décision est vite prise et il se représente à la présidence en 1912, à la fois contre le candidat démocrate, Wilson, et le candidat républicain, son ancien ami Taft. Il écrase ce dernier, mais Wilson, profitant de la division des républicains, l'emporte et il est cette fois-ci battu. Il se consacre aussitôt à l'écriture et à de nouvelles explorations dangereuses en Amérique du Sud.

La guerre ayant éclaté en Europe, il se range aux côtés de ceux qui font campagne pour que les États-Unis interviennent dans le conflit. À l'ambassadeur d'Allemagne qui lui rappelle ses séjours chez Guillaume II, il répond que ce furent d'agréables moments, mais qu'il en passa également de très agréables à l'invitation du roi des Belges. Il demande au président Wilson l'autorisation de lever un régiment de volontaires et tous ses fils s'engagent. Sa fille Ethel part pour être infirmière dans un hôpital militaire parisien. Le 14 juillet 1918, l'avion de Quentin est abattu par la chasse allemande au-dessus du territoire français occupé. Identifié par une lettre de sa fiancée qu'il avait en poche, le jeune pilote de vingt ans est enterré avec un luxe d'honneurs par les autorités allemandes. Son père ne se remet pas de cette perte et meurt d'une embolie pulmonaire durant les premiers jours de 1919, dans son sommeil. Sa dernière phrase a été pour sa femme, la veille : tu ne peux t'imaginer combien j'aime Sagamore Hill, lui a-t-il murmuré avant de s'endormir, cette maison sur la baie bruissant de ses enfants et petits-enfants, courant, galopant ou ramant.

Chasseur débridé, il protégea les espèces et les paysages sauvages menacés ; colonialiste, il respecta et fit progresser le droit ; fidèle à son parti, il le divisa. Ses contradictions ne l'arrêtèrent jamais : il les franchit toujours d'un bond, comme on le voit sur une vieille photo sauter à cheval une barrière, calme et droit, esquissant un sourire. Il sut profiter des derniers bonheurs offerts par un monde qui passait, étant

l'un des premiers à agir afin que ce qui pouvait en être conservé le fût, sut jouir de toutes les joies excitantes que le monde nouveau lui tendit, imposer sa volonté droite aux êtres en les enrôlant ou en les affrontant, sans concession mais sans arrogance, ne cherchant pas le pouvoir, juste l'action, empoignant toutes les occasions qui se présentèrent à lui. Il pratiqua l'art d'aimer et d'être aimé.

Lorsqu'il faisait campagne pour la présidence en 1912, il avait lui-même fait l'objet d'une tentative d'assassinat. Pensant qu'il ne réchapperait pas du coup de feu qui l'avait atteint, il avait eu ce mot : aucun homme n'a eu une vie plus heureuse que celle que j'ai menée. Plus heureuse en aucune façon ■



*Ce jour-là, le 14 octobre 1912, Theodore Roosevelt est abattu alors qu'il mène la campagne présidentielle à Milwaukee pour le Progressive Party qu'il vient de créer. Les médecins estiment qu'il serait dangereux d'extraire la balle et il la gardera jusqu'à sa mort.*